Intervention de Philippe Meirieu

Colloque consacré à l'éducation artistique et à l'action culturelle

19 Juin 2013

Je voudrais d'abord commencer par dire que si j'ai accepté votre proposition d'entrée de jeu, moi qui ne suis pas parisien ni habitant d'Île-de-France, qui ne connais que d'assez loin de fait le travail qui est mené ici à l'Opéra-Bastille, c'est pour rendre hommage d'une manière appuyée à l'initiative de *Dix Mois d'École et d'Opéra,* à l'investissement de Danièle Fouache et de tous ceux et celles qui l'ont accompagnée et qui lui succèdent. J'ai eu l'occasion à plusieurs reprises de voir ce travail et son caractère exemplaire m'a toujours émerveillé et je pense que la moindre des choses c'est de reconnaître, au sens le plus fort du terme, la qualité de cet investissement et la qualité des effets de cet investissement. Non pas au sens strict sur les acquisitions quantifiables des élèves, mais sur ce que cela a opéré chez eux comme transformation profonde et notre collègue professeur de mathématiques nous en a donné un très bel exemple tout -à -l'heure. Alors, bravo à l'Opéra Bastille bravo à *Dix Mois d'École et d'Opéra*, bravo à Danièle et à tous ceux et celles qui ont travaillé avec elle et qui travaillent dans le prolongement de ce qu'elle a mis en place aujourd'hui.

Je ne veux pas polémiquer ni être un peu désagréable, mais la circulaire pour moi est d'une extrême timidité. Elle est à mille lieux des ambitions affichées par le président de la République lui-même, elle est à des années-lumière de ce que nous aurions souhaité pour l'Education Nationale et pour nos enfants. Certes la notion de parcours est une avancée et je crois pour ma part à l'importance de la notion de parcours. Mais nous étions nombreux, nous l'avions dit au ministre l'été dernier, à souhaiter qu'il y ait trois parcours inscrits dans la scolarité de l'enfant, de tous les enfants : un parcours de découverte professionnelle, un parcours citoyen et un parcours artistique et culturel. Et nous souhaitions que ces parcours soient présents dans la scolarité de tous les élèves avec des rendez-vous réguliers à la fin du CM2, à la fin de la troisième, et à la fin de la terminale et avec l'obligation pour chaque élève de présenter pour chacun de ces parcours un document attestant qu'ils l'avaient effectué. Non pas pour que l'on remplisse des cases, acquis ou non acquis, mais un document réalisé à l'initiative de l'élève, sous la forme d'un portfolio par exemple, qui aurait donné le droit de se présenter par exemple au brevet national des collèges ou au baccalauréat.

Nous avions demandé que l'on ne puisse pas passer le brevet national des collèges ou le baccalauréat sans avoir effectué un parcours dans chacun de ces trois domaines et sans présenter un document attestant de ce parcours. Parce que l'Education Nationale est une grosse machine qui a énormément de vertus, mais nous savons bien qu'elle est très largement pilotée, pas seulement à cause de ses acteurs internes mais aussi à cause des attentes des acteurs externes, par le système d'évaluation. Et que tant qu'il n'y a pas une obligation qui est posée, tant qu'il n'y a pas

une exigence institutionnelle qui est posée et qui dit que chaque enfant doit avoir réalisé un parcours de ce type - sans évidemment dire quelle est la nature de ce parcours, s'il relève de l'opéra, des arts plastiques, on peut imaginer d'y intégrer la culture scientifique et technique, on peut imaginer un certain nombre de choses. Mais tant que l'on ne pose pas cette exigence, nous savons que la course aux examens, la course à l'évaluation quantitative, l'absurdité docimologique de notre baccalauréat, qui au pays de Descartes fait qu'un treize en français peut rattraper un sept en physique et vice versa, ce que personne au monde ne saurait justifier rationnellement, mais que nous maintenons contre vents et marées, sans que la moindre raison logique nous y pousse ou nous y contraigne. Cette frénésie évaluative d'un système dont nous voyons bien, période de baccalauréat oblige, qu'il s'emballe et fait fonctionner les machines à bachoter, publiques et privées, gratuites et payantes, d'une manière qui n'est pas très formatrice pour la personnalité authentique de l'enfant, tous cela prend le pas et prendra toujours le pas si l'institution ne dit pas clairement et n'affirme pas clairement qu'elle a une ambition pour chaque enfant. Pas pour quelques-uns, mais pour chaque enfant et que chaque enfant doit avoir ce parcours, doit effectuer ce parcours, que ce parcours n'est pas réductible aux enseignements d'arts plastiques, de musique, d'histoire de l'art, qu'il comporte inévitablement une rencontre artistique et qu'il comporte inévitablement et aussi une création artistique, même approximative, même de qualité médiocre.

Il ne s'agit pas, bien évidemment, d'imposer à tous les élèves de lire les partitions de Rameau, ni a fortiori d'écrire de la musique classique, il s'agit de permettre à chaque élève de faire une expérience artistique, c'est-à-dire d'être au contact de cette création artistique dans ce qu'elle a de plus vivant et de témoigner que cela travaille, que cela trame, que cela prend l'ensemble de la scolarité en écharpe et permet aux enfants et aux élèves, aux adolescents, d'accéder à cette formation à la fois du citoyen, de l'homme, mais aussi de l'homme cultivé auquel nous aspirons.

Alors la circulaire ré-annonce ou redonne de bonnes intentions générales et généreuses, maintes fois formulées et le plus souvent d'ailleurs contre lesquelles personne ne peut rien dire - ça fait partie de ces projets qui sont tellement généraux qu'ils en perdent toute signification puisqu'on ne peut pas argumenter le contraire. Quand vous écrivez dans une circulaire qu'il faut que les élèves se développent, personne ne va dire le contraire. On est dans quelque chose qui reprend une espèce de langage. Certes, j'étais heureux de voir qu'elle était cosignée par les deux ministres. Mais quand même très loin du plan Lang-Tasca, qui était lui aussi cosigné et par les deux ministres, et qui sans être parfait me semblait proposer à la fois des ambitions et des outils d'une autre envergure.

Alors pourquoi cette déception et pourquoi aussi faut-il relativiser cette déception - parce que les acteurs n'attendent pas les circulaires et ne vont pas en faire leur livre de chevet et se caler sur les circulaires. Mais quand même pourquoi est-ce à bien des égards un peu inquiétant ?

D'abord parce qu'il y a quelques constats sur lesquels aujourd'hui les chercheurs sont à peu près d'accord. Globalement l'offre artistique et culturelle dans notre pays a

considérablement augmenté, dans des proportions vertigineuses. Ce qui ne veut pas dire que la fréquentation de la culture a augmenté dans les mêmes proportions. Comme le disait Bourdieu il y a déjà très longtemps dans sa première enquête sur la fréquentation des musées, l'augmentation de l'offre n'est quasiment toujours qu'une augmentation de l'inégalité, puisqu'elle renvoie à la capacité des sujets à s'approprier cette offre. J'ai fait une petite enquête dans la région Rhône-Alpes sur la question du spectacle vivant : on a multiplié en quinze ans le nombre de places de spectacles vivants offertes par douze - ce qui est absolument considérable en termes d'efforts. Mais le nombre de spectateurs touchés n'a augmenté que de 2,5 %, ce qui veut dire qu'il y a un peu plus de spectateurs mais infiniment peu par rapport…, et que l'on a simplement les spectateurs traditionnels qui vont beaucoup plus souvent au spectacle vivant. Autrement dit la fracture culturelle n'est pas comblée miraculeusement par l'augmentation de l'offre culturelle. L'offre culturelle existe, c'est bien, c'est formidable, le nombre de choses qui se passent est absolument extraordinaire, les initiatives des artistes sont fantastiques, le travail qu'ils font en direction des quartiers, en direction des écoles est extraordinaire. Il n'empêche que nous avons atteint une espèce de plafond de verre et que la fréquentation n'est pas à la hauteur de ce que nous pourrions espérer. Pour dire les choses en termes simples : démocratisation de l'offre et pas démocratisation de la demande.

Or ce qui est important ce n'est pas simplement qu'on propose beaucoup de culture - bien sûr il faut en proposer, et encore toujours plus, et de manière toujours plus originale, inventive, diversifiée- ce qui est important c'est que la demande de culture soit là et que les citoyens la demandent. Or, ils ne peuvent la demander que s'ils ont rencontré et que s'ils ont éprouvé à un endroit où ils passent tous, les enfants et les adolescents, c'est-à-dire l'école, la satisfaction, le plaisir je vais même dire la jouissance qu'il y a dans la fréquentation de la culture.

Mon collègue Marcel Gauchet dit quelque chose de très juste que je répète souvent, il dit : « Pendant plusieurs millénaires l'homme a souffert par le corps et s'est exhaussé par l'esprit, par la culture, par la science et par l'art. Aujourd'hui nos enfants jouissent par le corps et souffrent dès lors qu'on leur demande de penser ; ou si vous préférez pour dire les choses en termes un peu plus banals, on n'a pas du tout envie de se prendre la tête dans une société qui vous dit qu'il n'y a qu'à prendre son pied. C'est-à-dire que globalement la jouissance par le corps et par tous les adjuvants qui permettent de jouir du corps renvoie tout effort intellectuel, qui était une sorte d'assomption à une souffrance, et est vécu comme une souffrance. Et un des phénomènes majeurs sociologiques de la jeunesse aujourd'hui, qu'elle soit scolaire ou non scolaire, c'est de vivre la culture non plus comme une occasion massive, -et en particulier la culture qui peut apparaître un peu officielle -, de jouissance, de bonheur, de plaisir, de rédemption, d'exhaussement au-dessus du quotidien, etc. mais comme un parcours du combattant, qu'il faut effectuer pour réussir un certain nombre d'épreuves initiatiques, qui vous permettent de rentrer dans un certain nombre de situations sociales, mais dans lesquelles vous n'éprouvez pas de plaisir. Je trouve qu'il y a là

quelque chose de très fort, Marcel Gauchet a raison de dire que le plaisir de la pensée, le plaisir de l'art, le plaisir de la sensibilité, sont des enjeux majeurs aujourd'hui de l'institution scolaire.

Alors je sais bien qu'on ne décrète pas cela, on ne décrète pas que la classe sera le lieu du plaisir de penser, nul ne peut le décréter ; ni les ministres, ni même le pape, ni le secrétaire général de l'ONU, ni quiconque, ni a fortiori le recteur ou l'inspecteur. Mais on peut créer les conditions pour, c'est-à-dire mettre en place une incitation forte pour que progressivement cela advienne. Et cette incitation est possible, elle est possible si on reprend la notion de parcours, elle est possible si on se dégage d'une évaluation que nous appelons béhavioriste - c'est-à-dire technocratique, des productions artistiques, en termes de strictes compétences technocratiques - elle est possible si une véritable rencontre artistique est mise en place et qu'elle est mise en place de manière démocratique.

Hors là, malheureusement nous ne sommes pas, me semble-t-il, au niveau de l'exigence. Le plan Lang-Tasca que j'évoquais tout à l'heure proposait quelques hypothèses en terme de mobilisation de moyens. Aujourd'hui nous ne voyons pas ces moyens arriver. Deuxièmement, nous savons tous que la réforme des rythmes scolaires qui s'imposent dans le primaire – on peut discuter par ailleurs sur le plan du mercredi, du samedi, tout cela est discutable mais ce n'est pas le propos ici – renvoie et risque de renvoyer encore plus à l'investissement des collectivités territoriales, et pour l'école primaire des municipalités, la responsabilité et le financement des activités éducatives, sportives, artistiques et culturelles. Or, vous le savez, entre la municipalité qui donne le moins à son école primaire et celle qui donne le plus, l'écart n'est pas de un à deux, il est de un à dix-sept. Quand une municipalité dans le nord de la France en difficulté donne un euro pour ses élèves de l'école primaire pour des activités parascolaires, périscolaires, ou pour simplement permettre à ces enfants d'aller au cinéma ou au théâtre ou au concert, une autre dans la banlieue parisienne donne dix-sept euros ; c'est un écart énorme. Il me semble que cet écart creuse les inégalités territoriales extrêmement importantes et que nous avons besoin, je le dis très simplement, d'une régulation de l'État. Cette régulation de l'État n'est pas impossible, elle est dans les cartons depuis le ministère de Ségolène Royale sous forme d'un système de péréquation des dotations des collectivités territoriales aux institutions scolaires, sans pénaliser bien évidemment pour autant celles qui donnent beaucoup, et rendre des services à celles qui ont fait le choix d'autres investissements au détriment de l'éducation. Mais nous avons des moyens via la caisse des dépôts et consignations pour faire cela. Je suis préoccupé, je le dis très sincèrement, par l'écart qui risque de se creuser entre les villes riches, qui auront les moyens de développer cela, les villes qui auront une politique volontariste sans en avoir vraiment les moyens, et les villes qui n'auront pas les moyens et n'auront pas la politique volontariste dans ce domaine parce qu'il y a d'autres opportunités qui s'offriront, et qui je crois ne pourront pas suivre. Et il semble que l'État doit jouer un rôle essentiel dans ce domaine. Je sais que les rectorats sont très attentifs, chacun, et les directeurs de l'action culturelle bien évidemment en priorité, à ces dimensions, mais ils ne peuvent pas seuls trouver les moyens pour

rétablir les équilibres territoriaux quand ces équilibres sont mis à mal.

Pourquoi est-ce problématique ? Parce qu'il me semble que nos enfants n'ont jamais eu autant besoin d'une rencontre avec l'art et la culture. Ils n'en ont jamais eu autant besoin, d'abord parce qu'il y a à travers l'art et la culture la transmission d'un patrimoine qui me paraît nécessaire à leur construction identitaire et est constitutif de la mission des adultes à l'égard des générations qui viennent. Ensuite parce qu'il y a à travers l'art et la culture la possibilité d'un accès privilégié au symbolique ; le symbolique c'est la possibilité de faire exister ce qui n'existe pas, c'est au tout début l'enfant tout jeune qui, quand la balle roule sous le canapé, croit qu'elle disparaît et n'existe plus parce qu'il ne la voit pas. Et puis un jour il peut la nommer et se la représenter même quand il ne la voit pas, il y a donc création du symbolique ; symbolique c'est faire exister ce qu'on ne voit plus, c'est faire exister à la fois dans le langage mais aussi dans une structure, dans un récit, dans un modèle, c'est faire exister l'invisible, invisible qui a disparu, invisible que l'on ne voit pas bien, invisible que l'on ne sait pas décrypter dans le réel. Or le symbolique est mis à mal aujourd'hui, il est mis à mal par un usage marchand du numérique, qui loin du symbolique pratique ce qui est exactement son opposé : c'est l'obscène. L'obscène, c'est quand tout est montré, qu'il n'y a pas de symbolisation, et quand tout est montré il n'y a rien à penser. L'obscène c'est le modèle de la télé-réalité, on voit tout, il n'y a pas de symbolique, on ne pense à rien, on est dans la sidération à l'égard d'un regard qui tétanise parce qu'il rentre au plus profond de la blessure, sans symboliser. C'est-à-dire sans passer par la construction d'une forme qui permet de s'apprivoiser le réel, et de s'apprivoiser l'humain.

Je regardais les affiches de l'Opéra, j'ai vu que Wagner était à l'honneur actuellement. Si on voulait, au-delà de toute polémique, chercher un auteur qui a parfaitement intégré et mis au cœur de tout son travail la construction du symbolique, c'est bien évidemment Wagner, parmi d'autres. Mais le symbolique est présent très tôt, il est présent dans les contes et légendes ; l'ogre du Petit Poucet c'est du symbolique, c'est ce qui permet à l'enfant de comprendre et d'entendre ce qui le hante dans son intériorité, à savoir comment je peux aimer quelqu'un sans le manger ou être aimé par quelqu'un sans être mangé par lui, ce qui est la seule vraie question qui intéresse l'humain depuis qu'il est humain, et à laquelle nous n'avons fort heureusement pas de réponse. Si nous en avions il n'y aurait plus ni littérature, ni cinéma, ni opéra, ni quoi que ce soit, puisque globalement c'est la seule préoccupation qui nous fait vivre et après laquelle on court : comment aimer quelqu'un sans le manger ou être aimé par quelqu'un sans être mangé par lui, comment concilier l'amour et la liberté. Si l'ogre est une figure symbolique aussi forte, c'est qu'il permet de penser, dans une forme esthétiquement exigeante et psychologiquement acceptable, une réalité pulsionnelle intérieure et que ce symbolique permet de donner de la forme au chaos intérieur et pulsionnel que vit l'enfant. Or le chaos pulsionnel ce n'est pas seulement le désordre, c'est ce qu'Ovide décrit à l'origine dans le début des *Métamorphoses*, c'est l'absence de place, c'est la violence, c'est l'incapacité à se situer en distance par rapport à quoi que ce soit, c'est le fait d'être en permanence dans le présent, dans l'immédiateté, dans l'absence de pensée et de ne vivre que dans la réactivité. A cet égard la construction du symbolique

est évidemment fondamentale. Nous sommes dans un Opéra et j'ai tout à l'heure erré dans les couloirs parce que je croyais que c'était à l'amphithéâtre et non pas au Studio, donc à mon insu j'ai visité certains locaux techniques, dont un local de fabrication ; et puis j'ai vu quelques maquettes. Je trouve que rien que ce qu'est le décor dans un Opéra est un accès fabuleux au symbolique. Indépendamment même de ce qui s'y joue, et de ce qui s'y fait, le décor ce n'est pas le réel en plus petit. C'est le symbolique, c'est une manière de faire entendre et de faire voir quelque chose pour que ce soit pensé et saisissable par la pensée dans un cadre particulier.

Alors oui, dans notre univers où l'obscène est partout, le symbolique est nécessaire, le symbolique, c'est le rasoir d'Occam, d'une certaine manière. C'est le moins d'effets inutiles pour le plus d'effets possibles. C'est d'arriver à cette exigence qui fait qu'un moment un geste, un simple geste, dit une multitude de choses, beaucoup plus que la somme de toutes les gesticulations que l'individu pourra avoir par ailleurs. Alors oui, ce symbolique on en a besoin plus que jamais, c'est un contrepoison nécessaire. Et je crois que l'école n'a pas à rougir d'être parfois un contrepoison et même d'assumer délibérément une fonction que j'appelle thermostatique. Le thermostat c'est ce qui permet à la température intérieure de se réchauffer quand il fait trop froid ou de se refroidir quand il fait trop chaud. Dans une société qui est tout entière la société de l'obscénité, du tout montrer, du tout voir, faire rencontrer le symbolique dans son exigence spécifique me semble évidemment une exigence éducative fondamentale.

C'est aussi l'exigence parce que c'est une exigence de perfection. J'insiste sur le mot perfection même si j'ai conscience qu'il peut avoir une connotation élitiste. Pour moi la perfection n'est pas élitiste, tout le monde doit avoir accès à la perfection. D'abord la perfection c'est aussi bien celle du ferronnier, et d'ailleurs César – le sculpteur et non pas l'empereur – était un ferronnier, que celle de l'ingénieur, que celle du plasticien. La perfection c'est la capacité à aller jusqu'au bout du geste et de ce que l'on fait, jusqu'à ce niveau d'exigence qui donne à l'être qui le fait le sentiment de s'être exhaussé au-dessus de lui-même, d'avoir en quelque sorte dépassé ce qu'il était capable de faire, et de pouvoir accéder à ces formes les plus élevées de l'humaine condition. Je crois que, dans une école qui se résigne tellement souvent à la médiocrité, où on fait faire des dissertations de français, on met six à la première, sept à la seconde, huit à la troisième, on ne fait jamais refaire, on ne dit jamais à l'élève « ta dissertation, tu pourrais la refaire si tu as six pour arriver à douze. Puis si tu es à douze, pour arriver à quinze. » On continue à faire des notes, puis on fait des moyennes. Il n'y a pas d'exigence dans notre école, notre école est une école de l'absence de l'exigence. L'évaluation c'est une espèce de cache-sexe de l'absence d'exigence. Il vaudrait mieux que l'élève fasse une seule dissertation dans l'année qui soit excellente et parfaite, plutôt que d'en faire une à laquelle il a six ou douze.

Alors dans cette école qui multiplie des exercices médiocres, sans aller jamais jusqu'au bout de l'exigence avec ses exercices, la rencontre avec l'art exprime cette tension vers la perfection, qui est pour la construction de l'être humain dans sa personnalité forte le moteur de tout progrès. Parce que c'est cette tension vers la perfection qui permet de lutter contre toutes les formes de fatalité et surtout de

résignation : « Je n’y arriverai pas, je ne sais pas faire, c'est comme ça, j'ai bâclé, c’est fini, je ne reprendrai pas – Si, tu vas reprendre, si, tu vas y arriver, si, vous allez arriver sur la scène à vous mettre comme il faut et à chanter ensemble, et on va y arriver ». On ne se contente pas de faire quelque chose de médiocre auquel on met six, on se dit qu’on va aller jusqu'au bout de l'exigence de perfection dont on est capable, et qu’une fois qu'on sera allés jusqu'au bout de cette exigence de perfection, on aura acquis bien plus que le fait d'avoir fait quelque chose – c'est formidable d’avoir fait quelque chose, la représentation c’est formidable – mais on aura acquis un moteur intérieur, une dynamique intérieure, qui est la dynamique qui meut l'émotion, émouvoir, qui meut, c’est-à-dire qui engage le sujet à ne pas se résigner et qui, quoi que soit, quelle que soit son activité future, lui permettra de se dépasser en permanence.

Et puis, l'éducation artistique a me semble-t-il une fonction absolument fondamentale de décélération. Chacun le sait, et ce n’est la faute d’aucun d'entre nous, nous vivons dans une société non pas de la vitesse mais de la pulsion, c'est-à-dire du tout-tout de suite, de l'immédiateté, du caprice mondialisé. Notre caprice est soutenu par une multitude de prothèses technologiques, qui ne sont pas en soi des mauvaises choses, mais qui sont aussi pour une grande partie d'entre elles, des accélérateurs de notre pulsion et non pas des instigateurs de notre désir. Il y a une vraie différence entre la pulsion et le désir. Quand il y a une pulsion et qu’elle est réalisée, on revient l'électroencéphalogramme plat : pulsion – réalisation – c’est fini. Le désir, comme dit René Char, doit demeurer désir après sa réalisation. Quand on désire apprendre et qu’on a appris, on désire encore plus apprendre. La présence de l’être aimé n’abolit pas le désir de l'être aimé, mais donne encore plus envie de partager avec l’être aimé. Le désir réalisé demeure désir et accroît le désir, alors que la pulsion réalisée abolit tout simplement la pulsion. Hors ce qui est dominant aujourd'hui, ce n'est pas le désir, c'est la pulsion. Et il nous faut résister à ce monde de la pulsion, parce que ce monde de la pulsion c'est aussi celui qui détruit la pensée tout simplement. Où s'instille la pensée dans le sursis à la pulsion ? Nous avons tous le droit d'avoir par exemple des pulsions de mort. Les psychanalystes nous disent même que si nous n'avons pas chacun la pulsion de mort, c’est-à-dire le profond désir de tuer quelqu'un, c’est que nous sommes profondément malades. Donc si vous désirez tuer quelqu'un, c’est que vous êtes en bonne santé. Il y a là une forme de santé psychique ; il n’est pas interdit et nul ne vous interdit d'avoir envie de tuer quelqu'un, mais entre avoir envie de tuer quelqu'un et tuer quelqu'un il y a quelque chose, alors vous appelez ça comme vous voulez ; votre conviction personnelle vous fait appeler ça l’âme, la raison, la conscience, etc. Disons une boîte noire, une boîte noire entre la pulsion et puis l'acte, où s’instille la pensée, la réflexion, l'anticipation, le regard sur les conséquences possibles de ces actes, l'inscription dans une histoire, une histoire à la fois verticale et horizontale, une histoire qui me met en relation avec ceux d'avant, ceux d'après et ceux qui sont à côté de moi.

Et cela ça demande du temps, ça demande qu’on décélère un peu. Et je crois qu'il est essentiel que nos enfants découvrent tous à l'école les vertus de la décélération, les vertus d'une décélération qui prend le temps de la méditation, de la

contemplation, parfois un peu de l'ennui, mais après tout ce n'est pas très grave de s'ennuyer, d'avoir un esprit flottant de temps en temps, qui prend le temps de laisser mûrir et de laisser venir les choses, qui n'est pas en permanence attisé en quelque sorte par le tout-tout de suite-maintenant, la réponse immédiate quelle qu'elle soit, pourvu que ce soit tout de suite. Alors voilà : j'ai pu vous apparaitre peut-être un peu ésotérique, ou dans certains de mes propos instrumentaliser l'art au service d'autre chose que de lui-même, je ne le crois pas. Je crois que l'expression artistique, que l'art sous toutes ses formes, la culture en tant qu'elle est construction de modèles d'intelligibilité des hommes et du monde, est ce qui nous grandit. Et qu'à ce titre, même si cela ne nous délivre pas des tentations de la barbarie, - et le XXe siècle a été sur ce point particulièrement terrible, puisque le peuple le plus cultivé y a commis les barbaries les plus atroces - la culture nous donne néanmoins cette possibilité extraordinaire de pouvoir a minima résister à cette espèce de sables mouvants de la facilité, permet de faire des hommes et des femmes qui soient debout, qui maîtrisent leur corps et leur esprit, non pas dans une espèce de toute-puissance mais avec une profonde modestie.

Je terminerai par là aussi, parce que peut-être qu'une des grandes vertus, des très grandes vertus de l'éducation artistique et de l'approche de la culture, c'est l'apprentissage de la modestie. Chaque fois que j'ai eu la chance de rencontrer, parler quelques secondes ou d'approcher un grand artiste, j'ai toujours été frappé par son extraordinaire modestie. Que ce soit un grand interprète qui est un créateur ou un grand créateur qui n'est pas interprète, il sait que ce qu'il est en train de faire, c'est porté par le désir de perfection, mais qu'il y a encore du travail. Je crois que nous avons besoin de modestie individuelle et collective au regard des œuvres, parce que c'est cette modestie qui nous permet de prendre une place qui n'est pas celle ni de l'enfant-roi ni de l'adulte tout-puissant, mais d'un être humain qui prend sa place avec le sentiment que tout n'est pas possible, mais que néanmoins dans le bruit et la fureur – la vie est une ombre qui passe, pleine de bruit et de fureur, une histoire racontée par un idiot, vous connaissez bien-sûr la célèbre tirade de Shakespeare « dans le bruit et la fureur » repris par Falkner dans son livre célèbre - dans ce bruit et cette fureur qui nous entourent, qu'il y ait des pauses pour que l'on puisse se réconcilier avec quelque chose que j'ose appeler la beauté, ça me paraît absolument essentiel. Voilà pourquoi je milite beaucoup pour l'éducation artistique et culturelle, que je pense qu'elle ne doit pas être un satellite de l'éducation, qu'elle doit être, sinon au centre, du moins pleinement intégrée dans l'éducation et que notre pays comme d'autres d'ailleurs a encore du chemin à parcourir, mais vous y avez contribué, vous en fait, et tous les acteurs que vous constituez contribuent à faire aussi un peu de ce chemin.